



Les corps allongés de Nirmal Hriday

François Lemay

Il y a de ces lieux, de ces moments qui nous semblent hors de tout. Incontrôlables. Comme si le vide et le trop-plein se disputaient nos réflexions. Comme si le temps faisait une pause afin que notre conscience se fige du coup face à la plus forte impression de jamais vu qu'elle ait connue et se dégourdisse plus tard lorsque le tic-tac des horloges aura repris. Sans ce bruit, les repères se perdent d'eux-mêmes. À Nirmal Hriday, le temps n'existe plus pour celui qui ne s'y attend pas.

NIRMAL HRIDAY, ou le mouiroir de Calcutta, est la maison située à deux pas du temple hindou Kalighat dédié à la déesse du même nom. Déesse de la mort, devant laquelle des centaines de déshérités de la mégapole du Bengale occidental (une bête d'une vingtaine de millions d'habitants peut-être, avec les sans-papiers) viennent espérer la délivrance et un meilleur sort au prochain tour du cycle des réincarnations. C'est pour cette raison qu'Agnes Gonxha Bajaxhiu, mieux connue sous le nom de Mère Teresa, en fit la toute première demeure de son œuvre, la toute première pour ceux à qui la vie aura si peu offert. À l'universalité de la mort, la maison ajoute un peu de dignité. La souffrance qu'on y soustrait est celle de mourir dans la rue, entre les ordures et les défécations de toutes sortes, sous une toile de plastique servant de toit pour soi et ses enfants. Au mouiroir de Calcutta, la misère, à bout de souffle, cogne à la porte. Et une fois à l'intérieur, elle hurle son silence. Au mouiroir de Calcutta, on entre en espérant ne pas en ressortir.

Lorsque nous montons les quelques marches désertées, notre cœur s'emmêle à chaque pas. Puis, de façon mécanique, la porte s'ouvre devant nous alors que nous ne nous sentions déjà plus ; l'atmosphère



nous a envahis. Un homme, qui n'est pas là pour nous accueillir, se tient droit, le dos sur le mur noir qui cache quelque chose que nous ne connaissons pas encore. Son regard se tourne quelque part, en préparation à ce que nous découvrirons trois pieds plus loin. Une fois passé ce mur, ce filtre, plus jamais nous ne le verrons. Tout ce qui peut nous venir à l'esprit au cours des quelques pas qu'il nous reste à franchir aura été insuffisant. C'est à partir de ce moment précis que le temps cesse d'exister.

De l'autre côté, le brouillard. Une quarantaine de lits numérotés. Une pièce dont la dimension ne nous concerne pas vraiment. Des êtres humains allongés, l'un d'entre eux assis. Un médecin étranger, quelques infirmières d'un peu partout, des missionnaires de la charité. Peu à peu, le brouillard se

M. François Lemay est étudiant en première année de médecine à l'Université Laval, à Québec.

dissipe et des yeux en surgissent. Pleins d'un regard qu'on ne peut soutenir. De douleur aussi, de beaucoup de douleur, d'attente, mais surtout d'étincelles insaisissables, autour desquelles il y a des corps frêles, des gens n'ayant que la peau sur les os et qui remuent tranquillement. L'homme assis s'agite et brise le silence, de son impatience peut-être. Les sœurs viennent à lui, des paroles en bengali s'échappent dans l'air, puis tout redevient calme. On entend presque les derniers souffles. Des regards encore, un peu partout, vers le mur, vers nous, vers le plafond ou le ciel. L'un d'entre eux semble s'être évadé du lit numéro 23. Il attend sa chance d'être déclaré mort.



Il y en a au moins un pour lequel cela a été fait. En effet, le 36 est vide, mais il n'attendra pas très longtemps son prochain passager.

Enfin, la mère supérieure vient à notre rencontre, nous propose une tournée vite faite allant des objets personnels de Mère Teresa au fonctionnement de Nirmal Hriday. Mais nous ne sommes que dans notre mémoire, comme tous ces gens qui étaient allongés au mouvoir le 10 juillet 2006. Nous essayons de parler, mais les mots ne sortent que comme un mal de cœur. Nous sommes devant la plus belle preuve que l'humanité n'est pas au rendez-vous pour tout le monde. Nous finissons par nous décider à sortir. Nous remercions ou nous excusons, nous ne savons plus, puis nous partons nous ne savons plus où, en jetant un dernier coup d'œil à l'intérieur, pour ne pas oublier, au cas où. Mais c'est l'extérieur qui nous achèvera, nous en avons déjà la certitude. Sur le parvis encore désert des secondes, des heures, des jours plus tôt se trouvent maintenant deux femmes à moitié en vie, attendant qu'une place se libère. Deux corps de plus seulement, puisque au-delà des murs de Nirmal Hriday le monde semble avoir oublié leurs âmes. Nous devons enjamber ces femmes pour nous rendre à la rue et continuer de vivre, geste le plus humiliant, témoins de notre impuissance. Un cauchemar diurne. Et la nuit, dans le train au milieu des gens endormis, nous revoyons les corps allongés de Nirmal Hriday. 🌸

allongés au mouvoir le 10 juillet 2006. Nous essayons de parler, mais les mots ne sortent que comme un mal de cœur. Nous sommes devant la plus belle preuve que l'humanité n'est pas au rendez-vous pour tout le monde. Nous finissons par nous décider à sortir. Nous remercions ou nous excusons, nous ne savons plus, puis nous partons nous ne savons plus où, en jetant un dernier coup d'œil à l'intérieur, pour ne pas oublier, au cas où. Mais c'est l'extérieur qui nous achèvera, nous en avons déjà la certitude. Sur le parvis encore désert des secondes, des heures, des jours plus tôt se trouvent maintenant deux femmes à moitié en vie, attendant qu'une place se libère. Deux corps de plus seulement, puisque au-delà des murs de Nirmal Hriday le monde semble avoir oublié leurs âmes. Nous devons enjamber ces femmes pour nous rendre à la rue et continuer de vivre, geste le plus humiliant, témoins de notre impuissance. Un cauchemar diurne. Et la nuit, dans le train au milieu des gens endormis, nous revoyons les corps allongés de Nirmal Hriday. 🌸